

## DU MODERNE EN CORÉE: L'ÉCRITURE, LA COLONISATION, LE DESTIN

CHRISTOPHE GAUDIN  
UNIVERSITÉ KOOKMIN SÉOUL

**Abstract** - This study aims to elucidate in three stages how Western modernity has spread in South Korea. It opens first with a more philological approach, emphasizing the gradual shift between using ideograms and an alphabet-based writing system. It then examines the impact of Japanese colonization. Lastly, the study concludes with the very translation of the concept of what *modern* is in Korean, focusing on political and cultural spheres.

**Keywords:** Modernity; Asia; South Korea; colonization; democracy; Hallyu.

Le tropisme occidental de la Corée saute aux yeux dans les publicités pour les cours de langue, telles qu'on les voit affichées régulièrement dans les transports en commun.

S'agit-il d'apprendre l'anglais? Les panoramas surgissent pour évoquer la liberté, à commencer par la statue du même nom à New York. Des adolescents de toutes les couleurs éclatent de rire assis sur des marches d'escalier. Des lumières nocturnes scintillent à perte de vue. Des océans, des canyons, ou encore des landes type *Seigneur des Anneaux* figurent l'infini de l'horizon. Les services sont innombrables qui proposent de rencontrer un ami anglophone au téléphone. Les modèles sourient de toutes leurs dents, épuisants de convivialité. L'ambiance se crispe sitôt qu'on passe au chinois: costume-cravate pour les hommes et tailleur pour les femmes, tous cadrés en plan serré comme des présentateurs de JT, pile de dossiers à l'appui, rictus poli ou posture militaire, liste de compétences à acquérir en un temps record – justement, suppose-t-on, pour ne plus avoir à y revenir.

L'anecdote va bien au-delà de l'antipathie que suscite le régime chinois. Les Coréens, qui ont vécu pendant des siècles dans l'orbite de leurs deux grands voisins, en ont gardé une absence d'intérêt confondante pour leurs anciens suzerains. Lorsqu'ils évoquent le passé de leur nation, par-delà des oppositions politiques d'une rare violence, ils en reviennent toujours à la terrible fragilité des choses. Les dictatures militaires, au Nord comme au Sud, n'ont bien sûr cessé de jouer sur la fibre obsidionale... (Myers 2010). Mais les esprits critiques eux-mêmes ne manquent pas d'évoquer la détermination que les circonstances ont exigée de leur peuple. Ils introduisent simplement dans le discours une nuance décisive, car il ne s'agit plus pour eux de divaguer sur un passé idéalisé ou de se laisser griser par la victimisation (Yoon 2001). Au contraire, et sans excuser un instant les crimes de la colonisation, ils la considèrent davantage comme le couronnement d'un désastre. À les en croire, elle résultait au premier chef d'une paralysie de beaucoup antérieure. Ils affirment que le ver était dans le fruit, c'est-à-dire dans l'engourdissement de leurs propres élites conformistes et corrompues.

Pendant l'interminable agonie de la dynastie Joseon (1392-1910), la classe dirigeante se montrait fermée à tout changement. Non seulement elle se prétendait gardienne d'un système autochtone, avec la coloration *ethnique* que cela ne manque pas de sous-entendre, mais en asseyant de surcroît sa légitimité sur une langue étrangère. Ce n'étaient donc pas seulement la philosophie et la littérature qui provenaient de Chine, même à travers l'anémie scolastique des examens. On empruntait également au plus ancien des empires encore en vie son écriture, seule à conserver droit de cité. Or pour prendre la mesure de cette injonction, il faut garder à l'esprit ce qui fait la singularité des idéogrammes (Granet 1934). Par cela même qu'ils véhiculent un

sens au lieu d'un son, ils peuvent revêtir une dimension presque impérialiste. Leur puissance manque pas de se retourner en handicap pour retranscrire d'autres langues, précisément dans la mesure où elles sont *étrangères*, c'est-à-dire porteuses d'autres résonances que les leurs.

Non que tout ceci implique d'y renoncer en bloc. Le choix de les conserver se justifie d'autant mieux si, comme en coréen ou en japonais, une bonne moitié du lexique en est issue (à commencer par tout le vocabulaire savant, du moins jusqu'à l'invasion contemporaine de l'anglais), et c'est sans doute une très grande perte que leur étude recule si vite sur la péninsule, pour les mêmes raisons et à une allure non moins inquiétante que le grec et le latin en Occident. Mais cela force dans ce cas à inventer un second système d'écriture, à l'instar des deux syllabaires qui existent parallèlement en japonais pour retranscrire le vocabulaire propre ou inversement d'une origine plus lointaine que la Chine, les particules grammaticales (qui s'agglutinent en coréen et en japonais mais inexistantes en tant que telles dans la morphologie isolante du chinois), *etc.* En l'absence de quoi, on se trouverait condamné à ne parler de sa langue qu'une version tronquée et sans vie, l'écho assourdi du grand modèle.

C'est là que les choses se corsent et que s'esquisse un destin, car un tel alphabet existe bel et bien en coréen depuis le quinzième siècle. Il est même l'œuvre d'un roi, ou plus exactement d'une académie qui a travaillé sous les ordres personnels du souverain. À quelques réformes près, il sert aujourd'hui de façon désormais presque exclusive des deux côtés du trentehuitième parallèle. Contrairement aux katakanas ou aux hiraganas du japonais qui sont abondants car chaque graphème n'y représente pas une consonne ou une voyelle mais une syllabe – non par exemple “h” ou “a”, mais “ha”, “ma” ou “mi”, ce qui oblige à augmenter considérablement leur nombre –, sa principale caractéristique est la simplicité (Shim 2001). Chaque lettre de l'alphabet coréen, qu'on appelle *han-gueul*, **한글** au Sud (“han”, tout ce qui est coréen et “gueul” le texte, la chose écrite en général) ne reproduit qu'un son de base et les retranscriptions se font de manière à peu près phonétique, contrairement au français ou à l'anglais. Mieux encore, les consonnes cherchent à imiter le mouvement de leur prononciation pour en faciliter l'apprentissage : le **ㅁ** de “m” renvoie à une bouche qui se ferme, le **ㅅ** de “s” aux deux incisives sur lesquelles siffle la langue, et ainsi de suite. On pourrait donner bien d'autres exemples, mais le principe ne varie guère même quand il se ramifie. La seule véritable difficulté de lecture pour un Occidental est que les lettres ne s'alignent pas mais s'agglomèrent. Chaque syllabe se regroupe dans un carré. Voir par exemple le “han” de *han-gueul* ci-dessus : **ㅎ** (h) + **ㅏ** (a) + **ㄴ** (n) = **한** (han), mais l'obstacle n'a rien de rédhibitoire. Il s'agit d'une complication accessoire et postérieure, un artifice qui s'est imposé pour suggérer une ressemblance avec l'écriture chinoise (où chaque idéogramme se dessine également dans l'espace mental d'un carré) et s'incorporer un peu de son prestige. C'est une curiosité et un ornement, qui n'est d'ailleurs pas sans intérêt : comme les syllabes sont nettement séparées dans ce système, les dyslexiques sont plus rares qu'en Occident par exemple.

Peu importe cependant, l'ambition première de ces caractères demeure, explicite dans le document qui les présentait et qui s'intitulait : “sons convenables pour l'instruction du peuple” (*houn-min-jông-eum*, **훈민정음**, 訓民正音). Comme son nom l'indique, la visée en était pédagogique avant toute chose, et l'ouvrage demeure honoré d'un souvenir proche de la vénération. On en retrouve certaines pages reproduites en papier cadeau, sur des tasses ou même en tapisserie, notamment dans les endroits qui font commerce d'un savoir-faire typiquement *coréen*, ou revendiqué comme tel : dans des restaurants ou des boutiques de souvenirs, mais aussi en toile de fond de la première rencontre entre Kim Jong-un et le président Moon le 27 avril 2018... Les deux Corée ont même chacune un jour férié pour célébrer leur alphabet, ce qui est à ma connaissance unique au monde. Bien qu'elles l'appellent d'un nom différent, il reste exactement le même. On fait référence au souverain qui en a supervisé la création comme au *grand roi Sejong* (**세종대왕**), en un syntagme figé. Sa statue feuilletant le manuscrit trône devant l'ancien palais royal à Séoul, son visage orne les billets de banque (et même une coupure qui était jusqu'à récemment la plus élevée). On donne son nom au projet de capitale parallèle

qui devait désengorger Séoul, à des salles de concert et des académies, *etc.* La Corée du Sud dépense des fortunes pour promouvoir son alphabet à l'étranger en expliquant qu'il est le plus *scientifique* du monde. Des ONG ont même tenté voici quelques années, sans succès mais dans une grande excitation nationaliste, de convaincre des peuples minoritaires d'Asie du Sud-Est dont la langue ne s'écrivait pas de l'adopter à leur tour (BBC 2019).

Une partie de son prestige tient à l'usage politique qui en est fait, notamment pour singulariser au maximum la Corée vis-à-vis de ses voisins en la dotant d'une identité visuelle tout de suite reconnaissable, mais une seconde raison plonge ses racines plus profondément dans l'histoire et nous intéresse donc davantage. Il s'agit d'un phénomène de rattrapage. Le nouvel alphabet est longtemps demeuré pire que négligé par les pouvoirs en place, qui n'accueillirent sa promulgation qu'avec dédain et travaillèrent surtout à le dénigrer. Pas moins de quatre cents ans ne furent nécessaires pour vaincre leurs résistances, lesquelles correspondirent à une longue période de déclin politique, seulement enrayé dès le dix-septième siècle par des rémissions sans lendemain.

Les lettrés avaient forgé pour ridiculiser le nouvel alphabet un nom qui, comme beaucoup d'injures, en dit beaucoup plus sur l'insulteur que sur l'insulté. Ils parlaient à son propos de *a-chim-gueul* (de "a-chim", 아침, le matin ou le petit déjeuner et "gueul", 구, de nouveau le texte, comme dans *han-gueul*), soit donc l'écriture qui peut s'enseigner en une matinée: un pis-aller tout juste bon pour les femmes et les domestiques. Les traditions populaires étaient fondues dans le même opprobre. La véritable civilisation ne pouvait que s'exprimer dans un idiome à part, dont le caractère inaccessible garantissait l'excellence. Il est même à craindre que l'apprentissage de plus en plus mécanique des idéogrammes ne leur ait conféré un surcroît d'autorité. La dégénérescence du néoconfucianisme en dogmatique a fait le reste. Tout s'est ossifié. Le même phénomène se retrouve en Europe avec le latin des médecins de Molière ou à présent les jongleries des économistes: rideaux de fumée d'autant plus efficaces qu'ils aveuglent jusqu'à leurs instigateurs.

Il y a une logique à l'œuvre tout au long de cette période, qui explique largement le modernisme des Coréens d'aujourd'hui. Après tout, c'est pour les caractériser qu'un Américain installé au Japon, William Elliot Griffith, avait forgé l'expression de *royaume ermite* à la fin du dix-neuvième siècle. Le souvenir de ce purgatoire n'est guère moins cuisant que l'enfer qui suivit sous le joug colonial (de 1910 officiellement, en réalité depuis 1895 jusqu'à la fin de la seconde guerre mondiale) ou pendant la guerre civile (1950-1953) où le dixième de la population d'alors a péri. Par-delà les divisions idéologiques, il en est resté une peur panique de retomber dans l'immobilisme. Les qualités et les défauts opposés ont fleuri par compensation ; on peut même dire qu'ils se sont déchaînés. Ils ont battu leur plein pour le meilleur et pour le pire. La croissance capitaliste du Sud depuis un demi-siècle en porte les stigmates. Tout ce qui est nouveau se voit accueilli avec enthousiasme: nous allons voir que l'idée même de *moderne* est devenue une marque. L'Occident et surtout les États-Unis sont regardés avec un émerveillement qui serait sans équivalent en Chine ou au Japon – même s'il se double d'un ressentiment toujours prêt à s'enflammer contre la présence militaire américaine, mais c'est un autre sujet, plus étroitement *politique* celui-là, et qui ne dissuade en rien les familles de se ruiner pour financer des études de l'autre côté du Pacifique. Les Coréens montrent une facilité déconcertante à aller de l'avant, dont le revers est une angoisse de se montrer arriérés, insuffisamment *développés*.

Ce sont là diverses facettes d'un même complexe qui a mis le peuple sous pression et l'a bandé comme un arc. Cette tension a engendré une énergie telle qu'elle a fait d'un champ de ruines, dont il ne restait pour ainsi dire plus pierre plus pierre à la fin de la guerre civile, le dragon que nous connaissons. Que ce complexe se soit manifesté en Corée avec une virulence particulière, on peut en convenir; mais qu'il lui appartienne en propre comme l'affirme le discours nationaliste, voilà qui apparaît en revanche plus douteux. Il est à la fois plus équitable et plus intéressant de la considérer comme la fine fleur d'une mutation planétaire. Chacun où

qu'il soit peut y trouver matière à méditer sur sa trajectoire. Elle se trouve emportée dans le même mouvement que le reste du monde, et probablement encore davantage par sa rapidité, sa frénésie. C'est l'écho mille fois amplifié, mille fois déformé d'une secousse qui a commencé en Occident et qui a pour nom *modernité*.

À rebours de la tendance qu'ont beaucoup de Coréens à se considérer comme un cas unique et même incomparable (par les épreuves qu'ils ont traversées, leur aptitude à les surmonter), leur histoire rejoint en vérité celle de bien d'autres colonisés. Le parallèle ne vaut bien sûr que dans une certaine mesure, puisque la Corée était unifiée des siècles avant d'être conquise et que ses frontières ne sont pas issues d'un arbitraire colonial. À l'inverse des sociétés orales englouties qui ne nous sont plus connues que de leur simple nom, voire d'un exonyme choisi par leurs vainqueurs ou longtemps après par des archéologues, elle disposait d'une écriture et même de plusieurs au moment de son invasion. Tout ceci implique des archives, une garantie de continuité, fût-ce sous la forme biaisée que j'ai dite. La péninsule formait également de longue date une entité plus ou moins unifiée sur le plan linguistique, avec un continuum de dialectes transparents les uns aux autres, l'île subtropicale de Jeju mise à part. Elle pouvait donc aisément se passer d'un langage véhiculaire, ce qui explique que l'usage du japonais se soit perdu dès l'indépendance, contrairement au français ou à l'anglais dans les États issus d'autres décolonisations en Afrique et sur le sous-continent indien. Avec le recul, le zèle oppressif de l'occupant, qui était allé jusqu'à tenter d'interdire aux Coréens de parler leur langue *chez eux* dans les toutes dernières de l'occupation, laisse une impression de terrible inanité, empoisonnant jusqu'à nos jours les relations entre les deux pays (Choi 1997).

Il est pourtant demeuré des années d'occupation un legs essentiel, à la fois le plus décisif et le plus banal de tous: la ruine de l'ancien régime. Ce n'est pas par accident qu'un penseur décolonial comme Frantz Fanon a été traduit en coréen. Ses écrits reflètent des expériences tristement familières, en particulier ce jeu de miroirs où l'opprimé en vient à épouser malgré lui l'image de sa faiblesse telle que son oppresseur la lui renvoie, et se prend à rêver, pour s'en défaire, de le prendre à son propre jeu. (Fanon 1952) Ne cherchant d'abord qu'à se défendre, il risque de pousser le mimétisme plus loin qu'il ne croit ou qu'il ne voudrait. C'est l'histoire du maître et du valet, lequel se met lui aussi tôt ou tard à rêver d'usines, d'autoroutes, d'infrastructures. Ce faisant, il adore à son tour la force qui l'a asservi. Il ne lui demande plus rien d'autre que de venir servir sa prospérité, et peut-être quelque jour sa revanche.

S'il est donc un aspect par lequel la colonisation japonaise a rejoint son modèle occidental, c'est sans doute par les surenchères qu'elle a suscitées. Comme il arrive souvent avec les grandes invasions, elle a donné le coup de grâce à un régime qui n'en finissait pas de finir et se survivait à lui-même depuis longtemps. Il est même vraisemblable que le caractère non-européen de l'agresseur ait plutôt joué un rôle d'accélérateur que de frein dans ce bouleversement, en éloignant le soupçon de l'Occident où toute cette histoire avait commencé. Dans l'immense majorité de l'historiographie coréenne jusqu'à une date récente, pour ne rien dire du grand public où la tendance n'est pas moins marquée, le blâme se concentre sur les travers spécifiques à l'occupant japonais plutôt que sur la colonisation ou l'industrialisation en elles-mêmes.

Ce qui se comprend, dans la mesure où ces travers n'ont pas manqué. Toutes les guerres s'accompagnent d'exactions contre les civils. La règle ne souffre guère d'exceptions, mais le Japon n'a pas lésiné. Ses crimes pourraient remplir des bibliothèques entières, et les remplissent de fait en Corée. L'esclavage sexuel a concerné au bas mot des dizaines de milliers de Coréennes (femmes dites de *réconfort*, suivant l'euphémisme des forces d'occupation qui s'est répandu dans le monde entier), en prenant donc par là une dimension véritablement industrielle et en infligeant la blessure la plus intime sur une échelle sans précédent. L'impénitence de la classe politique japonaise jusqu'à nos jours n'a rien fait pour apaiser la situation, en dépit des déclarations très dignes de l'empereur Akihito puis de son fils, le souverain actuel, des plus isolés sur ce plan (Bix 2001). Les manifestations se poursuivent à intervalles réguliers devant l'ambassade du Japon à Séoul pour exiger réparation, et la presse coréenne chronique

scrupuleusement les visites gouvernementales au sanctuaire de Yasukuni, où l'on honore la mémoire de divers prévaricateurs et tortionnaires. L'horreur de ces actes, non moins que le déni spectaculaire dont ils continuent de faire l'objet: tout cela a contribué à faire d'eux l'arbre qui cache la forêt. Il est tentant de voir là leur dommage collatéral le plus tardif et le plus inaperçu, leur fruit le plus discrètement empoisonné. En fournissant une clef de lecture trop commode, une oppression trop évidente à stigmatiser, ils ignifugent contre la critique tout à la fois le nationalisme et l'idéologie du développement.

Si l'on cherche en effet à analyser sur le long terme l'impact de la colonisation, on n'est pas seulement frappé de la rapidité avec laquelle la Corée du Sud a rattrapé l'envahisseur, quitte à lui emprunter nombre de ses politiques industrielles, notamment la construction de champions nationaux liés corps et âme au pouvoir politique, avec la corruption qui s'ensuit. Non moins troublante apparaît par contraste la faible empreinte culturelle qu'il lui a laissée en son nom propre et qui brille surtout par son absence. Le Japon paraît avoir légué un modèle économique, et rien de plus. Il a déposé dans son sillage extrêmement peu de mots, surtout si l'on compare aux colonisations européennes de par le monde. Autre point de repère, plus éloquent encore : l'américanisation massive du coréen contemporain, qui est telle que les réfugiés du Nord ont quelquefois du mal à le comprendre et que plusieurs universités étrangères (ainsi l'INALCO à Paris quand j'y étudiais) prévoient dans leur cursus une initiation au konglish. Tout se passe donc comme si les caractères spécifiques de l'occupation japonaise avaient servi de bouc émissaire, permettant au peuple d'embrasser avec d'autant plus de ferveur la mutation fondamentale dont le Japon n'a été que le déclencheur. Bouc émissaire d'autant plus fédérateur que ses crimes ne souffrent aucun doute. Déclencheur d'autant plus efficace qu'il ne connaissait guère la pitié, y compris pour lui-même.

Il résulte de tout cela un dernier trait décisif pour comprendre l'état d'esprit qui règne chez nombre de dissidents. Les notions d'émancipation universelle, mettons les droits de l'homme ou la démocratie, n'ont pas été compromises en Extrême-Orient comme elles ont pu l'être en Afrique et dans l'Asie du Sud-Est – ainsi lorsque le gouverneur français faisait placarder la déclaration universelle de 1789 sur les murs de sa légation en Indochine. En coréen, on parle par principe de la *grande révolution française* (프랑스대혁명), alors qu'on ne dit rien de tel pour les révolutions russe ou anglaise par exemple. On lui adjoint le même préfixe qu'au roi Sejong dont je parlais un peu plus haut, c'est-à-dire l'idéogramme du *grand* et de la grandeur, 大. Ses idéaux n'ont jamais cessé de faire office de recours sur la péninsule, sous la colonisation et depuis lors au Sud par-delà l'époque de la dictature militaire jusqu'à nos jours. J'avais même eu la surprise, un récent 1<sup>er</sup> mai, de voir des manifestants défiler en gilets jaunes dans Séoul...

Alors bien sûr, sans doute arrivait-il au berceau des révolutions de ne guère se montrer à la hauteur de leur héritage, voire de le bafouer carrément, mais cela se passait tellement loin ! C'est par là que l'histoire coloniale coréenne se distingue le plus de celle que nous connaissons en Europe et singulièrement en France, dont on sait qu'elle prenait toujours soin de s'abriter derrière le prétexte d'une mission civilisatrice. Le fait bien connu que Jules Ferry ait été à la fois le promoteur de l'école obligatoire et de l'expansion en Afrique renferme toute la contradiction avec laquelle les penseurs de la décolonisation (dont beaucoup avaient fréquenté cette même école, parfois jusqu'à ses échelons les plus élevés: ainsi Fanon, ainsi Césaire, Senghor et d'autres) n'ont cessé de se débattre : fallait-il mettre la France devant ses contradictions et lui réclamer la démocratie qu'elle prêchait, ou au contraire dénoncer comme intrinsèquement impérialiste tout projet d'émancipation? Mais une libération trop préoccupée de renouer le fil avec la période précédente ne risquerait-elle pas en définitive de reconduire les anciennes oppressions? Ne serait-ce pas de toute façon une impasse et une imposture que de prétendre ressusciter le passé, n'y aurait-il pas là une partition en or à jouer pour de nouveaux despotes?

On ne connaît que trop ces discussions qui s'éternisent sans fruit en Occident et en Afrique. Si elles n'ont pas joué le même rôle en Corée que dans d'autres aires coloniales, c'est

tout simplement qu’elles n’avaient pas lieu d’être. L’occupant japonais ne se réclamait d’aucun grand principe auquel on aurait pu le confronter. Il ne dissimulait pas son racisme. Mieux encore à vrai dire, il ne se donnait pas la peine de se justifier, scientifiquement ou autre, au contraire des ethnologues européens qui mesuraient à la même époque avec passion des crânes et des maxillaires. Comble de ces pitreries: les phrénologues nazis partis exhumer une aristocratie aryenne sur les hauteurs du Tibet! (Chapoutot 2014). Ainsi la science moderne, n’ayant pas prêté sa main aux œuvres de l’envahisseur, ou moins visiblement (en ne fournissant à l’envahisseur japonais qu’un concours technique et non idéologique, des instruments et non des arguments), a-t-elle conservé sur la péninsule un air de neutralité qu’elle a perdu en Europe depuis belle lurette. Comme de surcroît la langue de culture précédente faisait figure de dangereux narcotique, en ceci que les élites s’en étaient saisies précisément pour empêcher la circulation du savoir, les activistes coréens se sont tournés avec un enthousiasme qui ne s’est jamais démenti vers tout ce qui était nouveau, l’apparition en soi; c’est même ainsi que l’on écrit *moderne* en idéogrammes.

Ce point d’érudition a valeur de symbole, et nous renvoie directement aux origines de la Corée contemporaine. Dans la traduction de *moderne*, *hyôn-dé* (현대 en han-gueul, 現代 en idéogrammes), le *hyôn* (현, 現) de l’apparaître se combine au *dé* (대, 代) du remplacement (voir par exemple *dé-shin*, 대신, 代身, au lieu de, ou *dé-pyo*, 대표, 代表, le représentant). Cet idéogramme du remplacement est de surcroît connoté dans le sens d’une succession, ainsi qu’on le peut le voir dans le tableau suivant:

|                               |   |                                |   |   |
|-------------------------------|---|--------------------------------|---|---|
| “Shi” (시, 時)<br>Le temps      | + | “Dé” (대, 代)<br>Le remplacement | = | “Shi-dé” (시대, 時代)<br>Le remplacement du temps (ou le temps qui remplace)<br>→ <b>L’époque</b>                         |
| “Sé” (세, 世)<br>L’humanité     | + | “Dé” (대, 代)<br>Le remplacement | = | “Sé-dé” (세대, 世代)<br>Le remplacement de l’humanité (ou l’humanité qui remplace) →<br><b>La génération</b> <sup>1</sup> |
| “Hyôn” (현, 現)<br>L’apparaître | + | “Dé” (대, 代)<br>Le remplacement | = | “Hyôn-dé” (현대, 現代)<br>Le remplacement de l’apparition (ou l’apparition qui remplace) →<br><b>Le moderne</b>           |

Tableau 1.

L’avènement d’une époque ou d’une génération marque la fin de la précédente, aussi sûrement que le moderne ambitionne de table rase du passé. Il est l’antipode de toute tradition bonne ou mauvaise. C’est l’apparition radicale, l’apparition en soi (ou en tout cas voulue comme telle) et même l’éloge de cette apparition. Signe de ferveur qui ne trompe pas: le concept fut même converti en une marque, *Hyundai*, par le biais d’un système de romanisation aujourd’hui passé de mode. C’est sous cet étendard que la Corée est partie à la conquête du monde avec le succès que l’on sait. Il est même probable que *hyundai* ou *hyôn-dé* - prononcé généralement de travers, par exemple *youn-dai* par les francophones, mais peu importe à ce niveau - soit le seul mot de coréen répandu dans toutes les langues du monde, spécialités culinaires mises à part.

<sup>1</sup> D’ailleurs exactement dans les deux sens que le mot a aussi en français: ce qui est engendré (*la jeune génération*) aussi bien que l’acte d’engendrer (*la génération spontanée, la génération d’une énergie, etc.*).

Rupture de ban, rêve de sécession: cela explique aussi la séduction que n'ont cessé d'exercer les grands espaces américains sur les natifs de ces terres surpeuplées. À défaut, il se rabat parfois sur l'Australie plus proche, et les jeunes Coréens portaient avant le coronavirus se faire exploiter par légions dans le bush avec un visa dit de *working holiday* dont l'intitulé est déjà à lui seul tout un programme. Cette tradition du *voyage sac à dos* (배낭여행) comme on l'appelle joliment en coréen, engendre des souvenirs qu'on chérira toute sa vie, peut-être davantage qu'en Occident, à mesure que la société refermera ses mâchoires. D'autres fois encore, ce besoin d'évasion trouve à se déporter vers des territoires entièrement virtuels, des espaces de jeu vidéo, ou bien dans les envolées sur le post-humain et le technocosme qu'affectionnent nombre d'intellectuels coréens. Toujours ce même élan, cet appétit, cette foi dans l'avenir et l'aventure, quand bien même le désir en reste le plus souvent inassouvi. Surtout dans l'inassouvissement, serais-je tenté d'ajouter: mais on peut justement trouver d'autant plus remarquable qu'il persévère dans son être sans se décourager.

À quelle odyssée inattendue la Corée nous convie aujourd'hui... Notre impréparation remonte aux épopées dont nous sommes abreuvés depuis l'enfance. Elles nous ont habitués à devoir traverser les mers, à l'instar d'Ulysse ou du comte de Bougainville, pour partir dérober un trésor. Plus loin on dérivait, meilleures étaient réputées nos chances d'en rapporter une sagesse ou un butin. Expérience chèrement acquise mais dont le résultat était garanti, si du moins l'on avait la chance de survivre. En ce temps où le monde était encore jeune, le divers n'avait pas encore déçu (Segalen 1907). Rien ne nous retenait indéfiniment dans l'échec, la délivrance était à portée de main. Au pire une balle perdue (ou une flèche empoisonnée: cas de Magellan) venait mettre un terme à notre errance.

Comment pourrait-il en aller de même sur un globe quadrillé, dont on peut faire le tour en une journée? Séoul nous oblige à reconnaître partout notre empreinte partout où nous posons le pied, ne serait-ce que par l'omniprésence de l'anglais (ou de quelque chose d'approchant) sur les enseignes. Sauf à répudier le témoignage de nos propres yeux, la Corée nous contraint à rompre avec tout exotisme. Elle agit comme un dissolvant, et nous force à choisir une fois pour toutes entre le folklore et l'honnêteté. Elle nous oblige à regarder en face le destin qu'elle partage avec nous, c'est un hommage qu'il faut lui rendre. Que de tels adieux soient douloureux, comment le nier? Ils n'en seront pas moins salutaires. Si l'on veut examiner sans ciller notre situation, il nous faut commencer par reconnaître toutes les impasses qu'elle comporte. On ne peut plus se payer de mots. Qu'on le veuille ou non, l'anthropologie se retrouve essentiellement aujourd'hui à étudier des vestiges. Elle nous renseigne surtout par la cartographie qu'elle dresse de ce qui a disparu. Plus elle prétend s'occuper du présent, plus elle donne dans l'imposture. Ceux qui se rendent sur la péninsule à la recherche de l'Orient sont presque toujours déçus. Tout comme les Coréens, nous nous trouvons contraints de chercher notre voie dans un panoptique de verre et de béton, circulaire dans la mesure où son réseau a fini par se confondre avec le globe. Ici comme ailleurs, les plaines et les vallées ont été dévastées au passage des *hordes économiques* dont parlait Rimbaud, cela est entendu. C'est le seul empire sur lequel le soleil ne se couche jamais: il n'y a plus pour lui Orient ni Occident, seulement des fuseaux horaires. Le sort des Coréens, plus durement arraisonnés que nous ne l'avons jamais été, fait même d'eux dans une certaine mesure notre avant-garde. C'est bien ainsi, en interrogeant le commun déracinement, que nous pouvons trouver des frères et des sœurs, et non en jouant aux indigènes ou aux défricheurs.

Ils ont pris ce défi à bras-le-corps en stupéfiant l'univers. Rappelons que le coréen est la troisième langue la plus étudiée en Asie après l'anglais et le chinois, sans commune mesure avec le nombre de ses locuteurs. On sait à quelle allure elle se répand autour du globe dans la jeunesse. Il n'est même pas besoin de la parler pour sentir qu'il se passe quelque chose. Libre à chacun de l'éprouver par intuition pure, au contact de l'énergie qui se dégage des films ou des rues (moins de la littérature, engluée dans le modèle naturaliste et confucéen – mais cela aussi est en

train de changer). Parcourez le planisphère: combien de pays sont devenus plus tolérants et pour tout dire plus aimables en ces temps de détresse ? La Corée, certes en partant de très loin, fait partie des rares exceptions à contre-courant. On ne saurait pour autant négliger ses aspects les plus inquiétants, en particulier la compétition implacable qui la traverse et ne relâche jamais son emprise... Cependant elle est aussi porteuse d'autre chose, d'un secret qui lui est propre et dont j'ai essayé ici d'approcher la formule – laquelle consiste au moins en partie en un réenchantement de l'héritage occidental.

Le temps me manque pour en suivre les innombrables ramifications à notre époque, mais je ne voudrais pas conclure sans suggérer deux pistes essentielles au lecteur, politique et culturelle respectivement, pour qu'il mesure l'importance énorme de ce qui s'y joue.

Je commence par la politique, nommément l'impressionnante mutation démocratique qu'a connue la moitié sud de la péninsule depuis les années quatre-vingt. Il faut bien comprendre que l'existence n'est pas moins collective en Corée que partout ailleurs en Extrême-Orient. L'influence occidentale, pour prégnante qu'elle soit, ne s'y est pas vraiment traduite par un *individualisme* au sens où nous l'entendons en langue française. Le sociologue Chang Kyungsup a une formule lumineuse. Il parle à ce sujet d'une "individuation sans individualisme" (개인주의 없는 개인화), dans le sens où la notion d'une détermination personnelle, autonome, libre du regard des autres, n'y joue pas le même rôle qu'en Europe ou en Amérique (Chang 2014). Ce sont des sociétés où l'on apprend dès l'enfance à dire *nous* plutôt que *je* (Gaudin 2013), ce qui explique qu'elles se révèlent à la fois aussi solidaires que compétitives, dans la mesure où leurs membres passent leur temps à se comparer les uns aux autres. L'originalité de la Corée est qu'un ferment occidental, *moderne* est venu s'y greffer pour en modifier le sens: imperceptiblement d'abord, puis radicalement. Là où cet esprit de corps a été instrumentalisé par les régimes communistes pour museler toute opposition et survivre à leur mutation marchande (en Chine bien sûr, mais aussi en Corée du Nord, au Vietnam, au Cambodge, au Laos...), il a servi en Corée du Sud, comme à Taïwan et à Hong Kong, à souder le peuple dans sa lutte contre les dictatures militaires et des élites corrompues, pour réclamer la mise en place d'un État de droit, d'une sécurité sociale, etc.

Pour mesurer la distance qui nous sépare de cette vision des choses et en saisir l'incontestable grandeur, il n'est pas inutile de noter que ce sont les deux mêmes idéogrammes qui servent, en les inversant, à rendre les idées de *démocratie* et de *communauté* (Gaudin 2021). Soient respectivement *min*, 민, 民 = les gens et *jou*, 주, 主 = vivre, exister, habiter. 民主 = la vie des gens, la volonté populaire, la *démocratie* et 主民 = les gens qui habitent ensemble, l'existence partagée, la *communauté*. Cette continuité se pose à rebours de la division qui nous est intuitive en langue française entre démocratie et communauté, c'est-à-dire entre la politique et les affects, le citoyen abstrait et les cercles affinitaires – ou pour transposer dans l'atroce médialecte de notre époque: *la république* contre *le communautarisme*. On pourrait remarquer dans le même ordre d'idées cette bizarrerie sémantique commune à toutes les grandes langues occidentales (et que la science politique coréenne importe hélas par le biais de l'anglicisme), qui semblent s'accorder aujourd'hui pour essentialiser *le populisme* comme le pire ennemi de *la démocratie*, comme si l'idéal de la démocratie consistait à faire disparaître le peuple... L'histoire récente de la démocratie en Extrême-Orient a donc, outre ses vertus propres, celle de nous faire remettre en cause plusieurs de nos inconséquences.

Cette hybridation entre Asie et Occident se retrouve de manière plus évidente encore dans la culture populaire, au cœur du succès public et critique que les productions coréennes rencontrent partout dans le monde depuis quelques années: il n'est que de citer *Parasite* et *Squid Game*, pour s'en tenir aux plus connues. Pour différentes que soient ces œuvres, aussi bien en termes de registre que d'ambition, leur point commun est toujours d'unir une imagerie très travaillée à un discours délibérément polémique sur notre époque. C'est particulièrement frappant si l'on fait le parallèle avec l'industrie culturelle japonaise, la seule autre dont on peut



dire qu'elle soit réellement mondialisée sur le continent asiatique. Les deux pays puisent dans un répertoire presque infini de symboles et de légendes, qui leur est en grande partie commun. On mesure mal en Occident l'importance des idéogrammes, avec les multiples savoir-faire dont ils sont le vecteur depuis des siècles, non seulement par eux-mêmes mais par la discipline qu'ils requièrent, que ce soit en termes d'imagination visuelle, de coup de main calligraphique (qui se retrouve dans l'animation notamment), de sens du détail, de mémoire eidétique, *etc.*

La différence ne porte pas tant sur la forme que le fond. C'est que la culture japonaise, surtout dans son versant destiné à l'exportation, évite en général explicitement les sujets politiques. Il y a des exceptions qui ont marqué, tels les deux films de la série *Battle Royale*. On retrouve aussi éminemment une sensibilité écologique chez le studio Ghibli, mais tout ceci reste le plus souvent du domaine de l'allusion, en se servant de l'enfance comme d'un alibi et d'un bouclier. L'expression demeure le plus souvent indirecte, en évitant non seulement la confrontation mais le débat. On n'aurait en tout cas pas la tâche aisée, si l'on voulait élever Mario ou Pikachu au rang d'étendards politiques.

Contrairement au Japon, la démocratie n'est pas arrivée en Corée dans les valises de l'occupant américain et le même parti n'y est pas demeuré au pouvoir presque sans discontinuer depuis la dernière guerre. L'effervescence politique qui caractérise la péninsule se retrouve dans l'ensemble de ses séries et de ses films qui ont triomphé à l'étranger. L'Occident n'a pas seulement fourni des thèmes ou des motifs à cet égard, pourtant particulièrement abondants dans *Squid Game* par exemple (Gaudin 2022). Beaucoup de réalisateurs coréens sont nourris d'influences hollywoodiennes, comme un peu partout dans le monde, mais aussi - et cela est nettement moins connu - françaises, de l'époque de la nouvelle vague (le terme s'utilise tel quel en coréen) ou immédiatement antérieure au premier chef. Ainsi Bong Joon-ho, le réalisateur de *Parasite*, a pris souvent soin de citer Clouzot et Chabrol parmi ses influences, et ce jusque dans son discours de remerciement pour sa palme d'or à Cannes. Une fois qu'on la connaît, la référence paraît soudain couler de source. On retrouve bel et bien dans son cinéma leur ambition sociologique et jusqu'à leur théâtralité un peu lourde, qui ne recule pas devant les effets en tout genre ni les retournements de situation (Gaudin 2019). L'originalité du cinéma coréen consiste à se saisir du monde dans lequel il vit pour lui donner une forme pop immédiatement reconnaissable, sans abandonner l'usage de sa propre langue. C'est cette capacité à assimiler les influences les plus diverses pour leur imprimer sa marque, qui lui permet aujourd'hui de contester à Hollywood sa suprématie sur les imaginaires.

Il ne faut donc pas craindre de l'affirmer, face au consensus « post-colonial » qu'on voit s'imposer dans tout un pan des sciences humaines depuis deux décennies, notamment en langue anglaise: c'est bien l'Occident qui a servi en grande partie de contre-poison à la Corée du Sud pendant le siècle écoulé, pour se garder des tendances autoritaires inhérentes au néoconfucianisme. Combien durable, combien profonde s'est révélée l'intoxication au Nord et en Chine quand l'antidote s'est vu entraver... Est-ce trop espérer que nous rendions un jour la politesse à la péninsule pour puiser en elle matière à méditer? Il y a quelque chose d'abyssal dans le nombrilisme des débats contemporains en Occident, *en même temps* un entêtement dans la flagellation et une incapacité à sortir de soi. Dès lors, un peu de dépaysement ne saurait nuire. Dans cette mauvaise passe où nous sommes, il se peut que l'introspection - pour redevenir féconde - se retrouve parfois à emprunter le détour d'un miroir lointain. Ce serait l'occasion, non seulement de nous ouvrir à la Corée, mais de nous redécouvrir nous-mêmes et d'envisager la modernité occidentale sous un jour plus équitable.

**Bionota:** Christophe Gaudin est maître de conférences en science politique à l'université Kookmin, à Séoul. Il est également directeur de la connaissance pour le cabinet Eranos à Séoul.

Recapito dell'autore: christophe.gaudin@gmail.com

**Références bibliographiques :**

- BBC 2019, « 찌아찌아족: 인도네시아 소수민족 위해 한글 보급 뛰어난 10 년차 교사 정덕영 씨 » (« Peuple Chia-Chia: M. Jeong Duk-yeong, un enseignant qui promeut depuis 10 ans l'alphabet coréen auprès d'une minorité ethnique en Indonésie »).  
<https://www.bbc.com/korean/news-49969497>
- Bix H. P. 2000, *Hirohito and the Making of Modern Japan*, Harper Collins, New York.
- Chang K.-S. 2014, 장경섭, « 진화심리학과 개인화: 사회적 맥락의 비교검토 » (*Psychologie de l'évolution et individuation: une revue comparative des contextes sociaux*), *사회와 이론*, no. 24, Séoul.
- Chapoutot J. 2014, *La Loi du sang : vivre et penser en nazi*, Gallimard, Paris.
- Choi Y.-R. 1997, 최유리, 제 말기 식민지 지배정책연구, *Recherche sur la période finale de la politique coloniale*, 국학자료원, Séoul.
- Fanon F. 1952, *Peau noire, masques blancs*, rééd. La Découverte, 2011, Paris.
- Gaudin C. 2013, “Une introduction à la logique de la langue coréenne”, in *Sociétés 122*, Paris.  
<https://www.cairn.info/revue-societes-2013-4-page-77.htm>
- Gaudin C. 2019, “Le damné galop du cinéma coréen: autour de *Parasite* de Bong Joon-ho” , in *La Vie des Idées*, Paris.  
<https://laviedesidees.fr/Le-damne-galop-du-cinema-coreen.html>
- Gaudin C. 2021, “La Chine, le Covid-19 et la démocratie en Asie”, in *Ramsès 2022*, Ifri/Dunod, Paris.
- Gaudin C. 2022, ”La tuerie rose bonbon: autour de *Squid Game*”, in *La Vie des Idées*, Paris.  
<https://laviedesidees.fr/La-tuerie-rose-bonbon.html>
- Granet M. 1934, *La Pensée chinoise*, rééd. Albin Michel, 1999, Paris.
- Myers B. R. 2010, *The Cleanest Race: How North Koreans See Themselves and Why it Matters*, Melville House Publishing, Hoboken (New Jersey).
- Segalen V. 1907, *Les Immémoriaux*, rééd. Le Livre de Poche, 2001, Paris. Shim S.-J. 2001, *Dictionnaire français-coréen*, L'Asiathèque, Paris.
- Yoon C.-H., 2001, 윤치호 윤치호일기 1916~1943: 한 지식인의 내면세계를 통해 본 식민지 시기 (*Journal de Yoon Chi-ho entre 1916 et 1943: la période coloniale vue à travers le monde intérieur d'un intellectuel*), 역사비평사, Séoul.